

Rapport de M. l'Abbé Silvent, directeur de la Maison de Famille de Faskrudsfjord

Divers épisodes de la campagne de pêche en Islande en 1910

La campagne de 1910 en Islande est encore une de celles qui sont douloureusement marquées par les larmes des veuves et des orphelins. Deux beaux navires de pêche : la goélette *Hygie*, de Paimpol, capitaine Vidament, et le trois-mâts *Glaneur*, de Saint-Brieuc, capitaine Poilvet, sont descendus dans les profondeurs de l'Océan, perdus corps et biens.

Ces deux navires, avec 55 hommes d'équipage, étaient commandés par les hommes les plus compétents et les plus estimés, mais la colère des flots a raison des plus braves ; ils sont allés rejoindre la foule d'autres braves dans le cimetière naturel des marins, après des luttes gigantesques et des angoisses terribles.

Et maintenant là-bas, sur nos belles côtes de Bretagne, la désolation est immense ; dans plusieurs villages on ne doit rencontrer que des veuves en deuil, des vieillards abattus et des enfants en larmes !

Comment adoucir tant de tristesse ? Ce serait bien là le grand désir du pauvre aumônier du pays des glaces qui a parcouru les lieux où se sont accomplis les désastres et qui a déjà vu si souvent les pêcheurs islandais aux prises avec les cyclones.



Il me semble qu'en parlant de ceux qu'on pleure, en rappelant leurs vertus, en montrant leur conduite merveilleuse, c'est un moyen de pénétrer dans les cœurs meurtris pour y déposer le baume consolateur et y faire renaître l'espérance. (...)

Un cyclone à Faskrudsfjord

Les cyclones ne se sont pas contentés de semer au large la consternation et la mort, ces monstres invisibles ont encore poursuivi nos pauvres pêcheurs jusque dans le fond des fjords. C'est ainsi qu'à Faskrudsfjord, j'ai été témoin du plus effroyable coup de vent qui ait été remarqué dans cette baie.

Le pays était enseveli sous une épaisse couche de neige ; depuis dix jours j'étais bloqué dans ma maison ; le fidèle Thomas Stangeland, connu de tous les marins, bravait toutes les difficultés pour m'apporter ma nourriture, lorsque le 8 mai un ouragan du Nord-Est se déchaîna avec une violence inouïe, projetant des tourbillons de neige à obstruer entièrement la vue. A terre, les petites maisons de bois craquaient de tous côtés et étaient parfois soulevées ; personne n'osait sortir sans s'exposer à être roulé sur la neige et même à être enlevé ou traîné par la tourmente.

Sur mer, on entendait le fracas des vagues se brisant les unes contre les autres, se précipitant furieusement contre la côte ou allant se briser contres les coques des 12 navires mouillés dans le fjord, et, pour ajouter de l'horreur à ce tableau infernal, l'obscurité était presque complète ; c'est à peine si dans de légères éclaircies on pouvait distinguer des objets informes ressemblant à des bateaux et des bouts de mâts se balançant dans les airs comme des fantômes agités produisant des sifflements sinistres. Evidemment nous assistions à un cataclysme dont les conséquences prévues nous laissaient dans des transes mortelles. Toute une journée se passa ainsi sans amélioration du temps, puis la nuit arriva, amenant à sa suite un redoublement de fureur dans la tempête. C'est alors que les bateaux, ne pouvant plus se maintenir sur les fonds rocheux de la côte, cédèrent sous les coups de vagues énormes et prirent la direction de la côte opposée en se heurtant les uns contres les autres, entremêlant leurs bouts-dehors, leurs vergues, leurs cordages, se faisant enfin des dégâts incalculables.

Il y avait à bord 300 hommes qui luttèrent pour se dégager de ce combat corps à corps entre les navires, éviter les lames homicides et se retirer de la situation où il y avait tout à redouter. Quant à moi, je restai anéanti devant cette débâcle, l'esprit tourmenté par les plus noires prévisions. Je me dirigeai vers ma chapelle et passai la nuit aux pieds de Notre Seigneur en priant pour les malheureux avec cette ardeur qu'on n'éprouve bien que dans les moments de détresse et lorsque l'on ressent le poids d'une lourde responsabilité.

Aux premières lueurs du jour, le temps s'étant éclairci et amolli, je vis que deux goélettes étaient restées en place, accrochées sans doute par leurs ancres aux carcasses de vieux bateaux coulés. Sans perdre de temps, j'allai trouver mon ami Thomas, nous sautions dans une embarcation pour courir à la recherche du gros de la flottille qui avait disparu. Nous pûmes bientôt apercevoir tous nos infortunés navires le long de la côte Sud-Ouest ; la plupart semblaient mettre à la voile et manœuvrer pour se relever. Quel bonheur ! Il n'y avait peut-être pas d'accident très grave, pas de morts à redouter. Hélas ! notre joie devait être courte, au moins incomplète ; deux navires restaient immobiles ; nous nous dirigeâmes vers eux. C'étaient la *Mouette*, de Paimpol, et le *Daniel*, de Dunkerque, tous deux échoués mais ne paraissant pas avoir des avaries bien considérables. Le capitaine de la *Mouette*, tout en larmes, nous annonçait alors qu'un de ses hommes s'était noyé dans une tentative faite pour gagner la terre. L'équipage, affolé de se sentir à la côte et de voir le pont du navire balayé par les lames, avait eu la malencontreuse idée d'essayer le sauvetage par le va-et-vient : les quatre premiers marins qui tentèrent l'essai périlleux eurent leur canot renversé en touchant terre, trois d'entre eux furent entraînés par une grosse vague, un seul put se relever et se maintenir ; il eut même le courage d'attendre le retour de la vague, puis de saisir deux de ses camarades et de les arracher à une mort certaine, mais le quatrième ne reparut pas. On ne retrouva son cadavre que plus tard, sur des rochers, à quelques centaines de mètres du lieu de l'accident. Les deux hommes repêchés ne donnaient presque plus signe de vie dans leurs vêtements recouverts de glace. Le courageux sauveteur, aidé par quelques habitants d'une case voisine, put transporter les mourants dans une écurie de moutons. On coucha sur le sol deux de ces animaux, on étendit les deux hommes dessus, puis, par le moyen d'un vigoureux massage avec la longue laine des moutons, on ramena la chaleur et la vie chez ces deux hommes. Le marin noyé avait aussi été déposé sous une espèce de hangar, c'est là où je le trouvai, entouré de son fils et de trois autres parents. Nous récitâmes ensemble les prières de circonstance et nous revînmes au village, emportant le défunt pour le

déposer ensuite dans la chambre mortuaire de l'hôpital. Deux jours après, la chapelle étant toute tendue de noir, je célébrai le Saint Sacrifice de la messe pour le repos de l'âme du trépassé, en présence de nombreux équipages de navires, puis la cérémonie funèbre, dans un cortège imposant sur mer, se poursuivit au milieu d'une vive émotion, jusqu'au cimetière des marins français. Maintenant, sur une nouvelle tombe, une modeste croix porte comme inscription : « ici repose Joseph Richard, de Plouézec, décédé en mer le 8 mai 1910, à l'âge de quarante-cinq ans. *Requiescat in pace !* »

Voilà l'œuvre d'un cyclone, elle aurait pu être cent fois plus désastreuse. Rendons grâce à Dieu pour sa protection. Les pertes matérielles sont pourtant immenses, mais tout s'efface devant la mort d'un homme et le deuil d'une nombreuse famille.



L'Abbé Silvent, le commandant Mahéas et le Docteur Roche à Faskrudsfjord, avril 1910

A la Maison des Œuvres de Mer

Depuis la fondation de cet asile où les marins sont si heureux de venir goûter un instant de repos physique et moral, l'organisation de son intérieur continue à donner satisfaction ; et, comme cette organisation a été maintes fois décrite dans les rapports annuels, je me crois dispensé d'y revenir ; je ferai simplement remarquer que l'amitié entre les uns et les autres, toujours grandissante à mesure que l'on connaît mieux, a établi dans notre demeure commune une atmosphère de famille où les peines et les joies se sont partagées dans la plus cordiale fraternité. Hélas ! cette année-ci, les peines ont été plus intenses que les joies. Nos navires ont tant souffert du mauvais durant la première partie de la campagne, et ont été si peu favorisés en pêche durant la seconde partie ! Ma joie a été néanmoins bien grande en voyant l'empressement de tous nos braves pêcheurs à fréquenter la Maison de famille, ce qui m'a permis d'exercer un ministère fructueux dans leurs âmes. J'ai eu plus de 6 000 visites de ces intrépides travailleurs de la mer qui ont profité de ma salle, souvent trop petite le dimanche, pour penser avec tendresse à la famille, aux amis, et écrire au moins 3 000 lettres à ceux qui là-bas attendent si impatiemment

les nouvelles du pays de la morue. Une autre joie bien consolante m'était réservée pour les fêtes de l'octave du Saint Sacrement. Jusqu'ici tous les mousses, âgés ordinairement de dix à douze ans, avaient l'excellente habitude de s'approcher des sacrements en arrivant dans le fjord ; mais j'étais inquiet cette année-ci, car, d'après les derniers règlements de la Marine, aucun mousse ne peut s'embarquer avant l'âge de seize ans, et je craignais une défection de la part de ces jeunes gens. Grâce à Dieux, ma crainte s'est transformée en un grand bonheur ; plus de 40 mousses de dix-sept à dix-huit ans sont venus pieusement recevoir le Dieu de leur Première Communion ; j'espère que l'excellente habitude se maintiendra et se fortifiera même pour le plus grand bien des jeunes gens ainsi que de leur famille.

Maintenant il y a une foule de circonstances dans ma mission si intéressante parmi les pêcheurs, qui ont leur côté de tristesse et leur côté de joie. J'en transcris seulement quelques-unes pêle-mêle, pour compléter mon modeste aperçu.



La baie de Faskrudsfjord. Collection Société des Œuvres de Mer

Toujours comme conséquence du mauvais temps de la campagne 1910, les bateaux sont arrivés en baie en bien piteux état. Sans compter les accidents graves, qui ont mis hors d'usage un bon nombre de navires, que de voiles déchiquetées dans notre pauvre flottille de pêche ! Et comment réparer tout cela ? Le froid et une couche épaisse de neige rendent tout travail extérieur absolument impossible, pas de local suffisamment vaste dans le pays pour cet usage. Alors, à la guerre comme à la guerre, j'offre ma grande salle ; capitaine et voiliers sont enchantés de la combinaison, on se met à l'œuvre de très grand matin, les ouvriers se présentent et étendent leurs immenses morceaux de toile, les aiguilles vont de l'avant, les équipes se succèdent, la journée s'emploie bien, il est entendu qu'à la nuit l'ouvrage sera plié et rangé pour laisser le champ libre aux autres clients des Œuvres de Mer qui ont aussi besoin de profiter du local pour la lecture, les jeux divers ou tout autre exercice. Rien de pittoresque comme cette vie mouvementée des bourlingueurs de la mer dans ma grande salle devenue tout à coup un cercle, un atelier de voilerie, enfin une chapelle !

Que dire de mes relations avec les malades de l'hôpital ? Elles ont été, comme de coutume, fréquentes et empreintes de cette sympathie si naturelle entre des amis qui se retrouvent dans des pays lointains et affreusement tristes.

Sur une trentaine de malades qui ont fait un séjour plus ou moins prolongé à l'hôpital, la plupart, après entière guérison, ont été rendus à leur navire ; d'autres, qui étaient jugés incapables de continuer la pêche, ont été rapatriés ; enfin un dernier malade amené dans le fjord vers la fin du mois d'août a pu revenir en France avec moi dès les premiers jours de septembre. Mais, hélas ! dans le courant du mois de juillet, j'avais éprouvé une grande douleur. Un de mes chers malades nommé Le Pollès, de Plouézec, avait rendu son âme à Dieu dans des circonstances qui me frappèrent beaucoup, tant cette mort fut rapide. Amené à l'hôpital de Faskrudsford le samedi, le malade m'annonça qu'il assisterait à la messe le lendemain avec ses camarades ; pendant la nuit, il éprouva une souffrance très vive du côté du cœur, mais rien ne faisait prévoir un dénouement subit. Cependant, dans la matinée du dimanche, il me fit demander pour se confesser ; je me rendis auprès de lui, il se confessa avec la foi vive d'un bon Breton et je le laissai tout réconforté. Dans l'après-midi, j'allai de nouveau le voir afin de me rendre compte s'il était urgent de lui administrer les derniers sacrements ; son état n'ayant pas empiré, je résolus d'attendre encore, lorsque tout à coup, il me dit d'une voix forte et bien nette : « Dépêchez-vous de m'administrer les sacrements, car bientôt ce sera trop tard. » A cet appel surprenant, je m'empressai d'accomplir la cérémonie suprême. C'était, en effet, bien pressant, car j'avais à peine achevé les dernières prières que le brave Pollès fermait les yeux pour toujours. Les Paimpolais qui viendront l'an prochain faire leur pèlerinage au cimetière de Faskrudsford trouveront deux croix nouvelles devant lesquelles ils s'agenouilleront, et ils prieront pour deux compatriotes.

Puisque la mort de deux pères de famille m'oblige à parler de notre beau cimetière, admirablement placé sur un promontoire qui domine l'Océan, il faut que je vous dise que cette terre sacrée, où reposent déjà de si nombreux Français, est en même temps un lieu qui excite la vénération des marins et l'admiration des étrangers qui passent ici. Voici ce que me disait un jour un explorateur allemand : « Votre fjord contient bien des merveilles, mais la plus belle de toutes, c'est votre cimetière ! »

En terminant, je tiens à lancer un appel à ceux qui ont vaincu la tempête, à ceux qui ont tant souffert dans mon pauvre fjord et qui, rendus en France, se préparent déjà à quitter leur pays pour recommencer la lutte. Je leur dis de toute la force de mon âme : « Revenez au vieil abri choisi par vos pères ! à ce Faskrudsford autrefois si bien orné par les grands mâts de vos navires de pêche et témoin heureux de la prospérité des Français. Vous avez été terriblement éprouvés durant cette dernière campagne, mais cet accident passager ne doit pas vous faire oublier les antiques souvenirs, ni la demeure hospitalière où réside Celui qui commande à la fureur des flots, ni enfin votre serviteur et ami, toujours si fier et si comblé de joie lorsqu'il voit sa salle et son humble chapelle remplies de fidèles auxquels il voudrait faire tant de bien en leur consacrant sa vie entière.

Société des Œuvres de Mer : Un siècle d'assistance humanitaire maritime

Photos et textes appartenant à Société des Œuvres de Mer.

Toute reproduction interdite.

Copyright 2017 © <http://www.societe-oeuvres-mer.fr>